



1925-2025

un an avec Howard Phillips Lovecraft

#206 | 27 juillet 1925



« La nuit dernière, l'ensemble de la presse nous a présenté avec une rapidité surprenante la mort soudaine du pauvre vieux Bryan. Malheureuse âme ! Il voulait bien faire, aussi dense qu'était son

ignorance, et je ne doute pas que son alarme face à l'expansion de la pensée humaine ait été une passion profonde, altruiste et authentiquement frénétique. Son petit esprit compact était endurci dans un certain type primitif de psychologie des pionniers américains, et ne pouvait pas supporter la pression du développement culturel national. La vie a dû être un enfer pour lui, car toutes les sécurités de son monde artificiel se sont fissurées une à une sous la pression du temps et des découvertes scientifiques — il était un homme sans monde dans lequel vivre, et la tension s'est avérée trop lourde à supporter pour un corps mortel. Aujourd'hui, il repose dans l'oubli éternel qu'il aurait été le premier et le plus bruyant à nier. Requiescat in Pace ! »

Howard Phillips Lovecraft, lettre du 27 juillet, sec mais surprenant éloge funèbre de William Jennings Bryan (1860-1925), trois fois candidat à la présidence des Etats-Unis, et procureur du procès Scopes à Dayton, Tennessee.

[1925, lundi 27 juillet]

Up noon — wrote letters — out shopping — dinner — read & retire —
LDC////

*Levé à midi. Écrit des lettres. Sorti faire des courses. Dîner.
Lu & couché. Lettre à Lillian, suite.*

Rythme repris. Haine des matins. Nourriture minimum (haricots, fromage ?). Immersion lecture. Dans la lettre à Lillian, donc à trois jours de distance, fait exceptionnel il revient sur *Le harpon*, le film vu lors de la dernière après-midi avec Sonia. Mentionne *Moby Dick* : « Pour quelqu'un qui a lu *Moby Dick*.. » (alors qu'il n'en fera aucun écho lors de sa visite à Nantucket et le beau texte qu'il écrit sur l'île : *La ville inconnue surgie de l'océan*). Le film le touche parce que tourné (comme plus tard le *Moby Dick* de John Huston) à New Bedford, le port baleinier tout proche de Providence, dont il a déjà — et visitera régulièrement avec ses visiteurs — le musée de la pêche à la baleine (il existe toujours). Il parle de l'impression profonde que le film a exercé sur lui, et ajoute : « Pas de tricherie possible (*no faking*). », et même une réflexion plus technique : « Tout est filmé plein écran, avec ce que cela suppose de risque pour les acteurs, mais pour le cameraman lui-même. » Comme aujourd'hui il en reparle dans sa lettre à Lillian, j'insère ce texte de la série «travelogue» paru après son séjour d'une semaine dans l'île au large du Cape Cod. Et cette belle histoire dans le *NYT*.

New York Times, 27 juillet 1925. Avant même que les pompiers aient fini de lever leur échelle jusqu'à la fenêtre où Mme Martha Jastrow hurlait au secours dans un bâtiment en flammes du 135 Washington Street, Hoboken, hier matin, le caporal John Keely avait escaladé le dernier échelon et se tenait prêt pour le sauvetage. Dès que l'échelle fut en place, Keely se saisit de Mme Jastrow dans l'épaisse fumée et la ramena en sûreté dans la rue. « Oh, Ernie Narberger, le propriétaire, dort dans une chambre à l'arrière... » Keely ne reprit même pas sa respiration, remonta à l'échelle, entra par la même fenêtre. Il ne pouvait respirer et ses yeux pleuraient, mais il traversa le couloir en flammes, trouva le propriétaire endormi derrière sa porte close, l'ouvrit d'un coup de chaussures et le ramena lui aussi en sécurité par l'échelle. « Oh, j'ai oublié, s'exclama Mme Jastrow.... — Quoi ? — Mon agenda, il y a 87 dollars à l'intérieur, tout mon argent, il est dans le tiroir de droite de ma table, dans la chambre. » Keely remonta à l'échelle de nouveau, et rapporta le carnet. « Bravo, criait la foule, c'est un héros, il doit recevoir une médaille... » Mais Kelly, une fois l'incendie maîtrisé, était rentré à la caserne et avait rédigé son rapport. « Feu d'origine inconnue dans un

bâtiment de deux étages, dégâts apparents 3 500 dollars. Pas de blessés. » Kelly le remit à son capitaine, le salua et sortit. Dehors, une délégation des habitants l'attendait, et le força à revenir. Le capitaine parut : « Pourquoi tout ce bruit ? » On lui raconta le sauvetage. « Kelly, retournez à votre bureau et rédigez-moi le vrai rapport, ou je vous suspends sans traitement. — Mais c'est le vrai rapport ? » Lorsqu'il sortit de nouveau, les photographes étaient là : « Ce n'est pas la peine, dit-il. J'ai déjà été photographié une fois, un dimanche à Coney Island. » Le journaliste lui dit que son journal attribuait une prime de 100 dollars aux héros, s'ils répondaient aux questions. Kelly était déjà reparti chez lui.

SAVES 2 IN FLAMES, HATES TO ADMIT IT

**Hoboken Policeman So Modest
Captain Has to Threaten Fine
to Get a Full Report.**

MAKES 3 TRIPS INTO FIRE

**Gets Woman First—She Remembers
a Sleeping Boarder and Then
Her Pocketbook.**

Before firemen finished placing a ladder against a window in which Mrs. Martha Jastrow stood screaming for help in a burning building at 125 Washington Street, Hoboken, yesterday morning, Patrolman John Keely had climbed to the topmost rung and stood ready for the rescue.

The ladder swung into place, Keely snatched Mrs. Jastrow from the smoking window and carried her safely to the street.

"Oh!" she exclaimed. "Ernie Narberger, the boarder, he's asleep in a room in the back."

Keely didn't even pause to get his breath. He ran nimbly up the ladder again and climbed through the same window from which he had just rescued Mrs. Jastrow. Dense clouds of black smoke enveloped him. He could scarcely breathe and his eyes smarted. But he kept on through the blazing hallway while the flames snarled and snapped about him.

He found Narberger's door locked, but one kick from a regulation police shoe and it opened. Keely picked up the sleeping boarder clad only in his night gown and carried him down the ladder to safety.

Once Agin Into the Flames.

"Oh! I forgot!" exclaimed Mrs. Jastrow.

"What?" asked the patrolman.
"My pocketbook. There's \$87 in it, all the money I have. It's in the right hand bureau drawer in my room."

Back went Keely up the ladder again.

Through the window once more and the blinding smoke and flames. He got the pocketbook, and gave it to Mrs. Jastrow.

"Bravo!" cried the crowd in Washington Street. "Hero! He should have a medal." But Keely didn't think so. And just as he had done in a hundred other cases of this kind, when the fire was over he walked to the police station and made out his report.

It read: "Fire of unknown origin started in two-story brick structure at 125 Washington Street about 8:45 A. M. Damage estimated at \$1,500. Ground floor occupied by David Chinick & Sons, clothiers. Second floor occupied by Mrs. Martha Jastrow. No one injured."

Then Keely walked over to Captain John Clarke, handed him the report, slipped his pencil back in his hat and started out the door.

On the steps a delegation of citizens met him. They dragged him back. They called him the department's greatest hero and insisted that he should get a medal.

But Captain Clarke was testy. "Why the excitement?" he demanded. Then they told him of the rescue. A hero may be a hero, but that doesn't excuse him from abiding by police regulations, and the Captain grew testier than ever.

Threatens to Fine Him.

"Stand!" he snapped. "Go back to that room and write me a true report of what happened at that fire or I'll suspend you and have you up on charges."

"That is a true report," retorted Keely.

"There's not a word of a rescue in it, young man," said the Captain, "and if you have thirty days' pay that you're anxious to get rid of just continue the argument."

Keely went to the back room and reluctantly made out his new report, but only after Lieutenant William Christie had assisted in the work was it found satisfactory by Captain Clarke.

Once more Keely started back to his post. But on the steps of the police station a battery of photographers surrounded him. "Nothing doing," he declared. "I never had my picture taken but once and that was at Coney Island."

One photographer mentioned a hundred dollar reward given by his paper for heroism, but it didn't tempt Keely. He dodged through the ranks of the cameramen and started for his post on the run.

"Gosh!" exclaimed Captain Clarke, after quiet had been restored. "That chap Keely's the most modest and retiring cop I ever met. I didn't think they made 'em any more."



Nantucket, 1^{er} septembre 1934, 8 cartes postales insérées par Lovecraft dans sa lettre à Edgar Hoffmann Price, Oakland, Californie. Lovecraft résidera toute une semaine à Nantucket, louant même une bicyclette pour faire le tour de l'île.

ANNEXE

*« La ville inconnue surgie de l'océan »
un voyage à Nantucket, septembre 1934
publié The Magazine Review, hiver 1934.*

Il existe peu de voyages qui permettent autant de voyager dans le temps que dans l'espace, pour découvrir à la fin un véritable vestige d'une époque et d'un mode de vie anciens. Le Québec, Marblehead, Annapolis, Charleston et Natchez sont des destinations qui offrent ce type d'expérience. Il en va de même pour Nantucket, cette île isolée de la Nouvelle-Angleterre que certains ont surnommée « le beaupré de l'Amérique » et qui constitue en quelque sorte un lieu de rencontre ou une frontière entre le monde familier que nous connaissons et le royaume mystérieux des eaux inconnues.

À trente miles du continent le plus proche, Cape Cod, et à cinquante-quatre miles du port, se profile une ligne d'horizon composée de quais et de toits vénérables, surmontés de clochers blancs et anciens, qui appartient tout entière au monde plus lumineux et disparu d'il y a un siècle ou plus.

Nantucket s'étend sur environ quinze miles de long et sept miles de large, avec sa ville principale (du même nom, mais appelée Sherburne avant 1795) sur la côte nord. À certains égards, cette ville est le fragment le mieux préservé de l'Amérique ancienne qui existe aujourd'hui, avec ses rues pavées bordées de maisons coloniales, ses blocs de bois pour les chevaux, ses poteaux d'attache et ses grandes plaques de porte en argent, ses ruelles pittoresques et son front de mer, son moulin à vent construit en 1746, ses églises archaïques avec leurs galeries et leurs bancs à coffres, ses musées de la chasse à la baleine et ses musées historiques... Bref, tout ce qu'un antiquaire peut souhaiter.

La ville s'élève au bord de l'eau et son dédale de rues centenaires grimpe sur plusieurs collines distinctes. Ses innombrables jardins et ses belles demeures anciennes sont luxuriants, tandis que ses vieilles maisons en bois et ses grandes demeures géorgiennes rappellent Salem. De nombreux éléments architecturaux sont essentiellement locaux, en particulier la plate-forme à balustrade ou « promenade » pour observer la mer que l'on trouve sur la plupart des toits. Cette métropole insulaire ne date que d'environ 1720, la première colonie s'étant installée un peu plus à l'ouest, dans un petit port qui s'est fermé vers 1700. L'une des principales attractions actuelles est l'observatoire Maria Mitchell, situé dans Vestal Street, à côté de la maison natale de la célèbre astronome dont il porte le nom.

Nantucket a été décrite pour la première fois par Gosnold en 1602 et colonisée vers 1660 par des hommes du Massachusetts. Elle comptait une population indienne assez importante, avec laquelle les Blancs traitaient honorablement. En 1664, l'île a été incorporée à la province de New York, mais en 1692, elle a été transférée au Massachusetts, auquel elle appartient depuis lors. Sa grande prospérité est due à la chasse à la baleine, qui a commencé vers 1670. Au début, les baleines étaient tuées au large à partir de petits bateaux, mais lorsqu'elles se sont raréfiées dans la région, les habitants de Nantucket ont commencé à équiper de grands baleiniers et à écumer les hautes mers. En 1730, ils couvraient l'ouest de l'Atlantique et, après 1791, ils ont contourné le cap Horn et se sont approprié le Pacifique. Bien que fortement ralentie par la Révolution et la guerre de 1812, la chasse à la baleine à Nantucket a atteint son apogée vers 1842, lorsque l'île regorgeait de richesses et comptait environ 10 000 habitants. Puis les baleines se sont raréfiées et la demande en huile de baleine a chuté avec la découverte du pétrole. Le déclin s'est installé et le dernier baleinier de Nantucket est rentré au port en 1870.

Après la fin de la chasse à la baleine, Nantucket tomba dans une grande pauvreté, dont l'industrie touristique estivale finit par la sortir. C'est aujourd'hui principalement une colonie estivale, avec de belles maisons anciennes entretenues avec soin par les visiteurs. La population permanente, qui compte environ 3 800 habitants, descend en grande partie des premiers colons et, lorsqu'elle ne travaille pas dans l'immobilisme estival, elle se livre à une industrie baleinière modeste et précaire. Les noms de famille typiques de l'île sont Macy, Coffin, Starbuck, Folger, Ray, Gardner et Hussey. La mère de Benjamin Franklin était une Folger de Nantucket, et une fontaine en son honneur se dresse aujourd'hui près de la ville, à côté d'une route principale. À une certaine époque, le quakerisme était dominant à Nantucket, mais il a aujourd'hui disparu, le dernier quaker étant décédé vers 1900. Les insulaires ont un caractère robuste et distinctif qui leur est propre et utilisent plusieurs expressions idiomatiques propres à leur domaine isolé.

La surface de l'île de Nantucket est principalement constituée de landes basses et vallonnées, presque sans pierres et sans arbres, à l'exception de quelques pins qui poussent péniblement et qui ont été plantés en 1847. Les étangs d'eau douce abondent et la grande quantité d'eau souterraine pure intrigue les physiographes. Le relief de la côte est fréquemment modifié par la mer, qui emporte la terre à un endroit et dépose du sable à un autre. Sur le plan climatique, Nantucket est comme toutes les îles, très tempérée, avec des étés

frais et des hivers doux. Elle est plus proche du Gulf Stream que toute autre partie de la Nouvelle-Angleterre.

Outre la ville de Nantucket, la principale agglomération est Siasconset (prononcé « Sconset » par les habitants) sur la côte sud-est, un ancien village de pêcheurs au charme indescriptible fondé en 1690 et aujourd'hui entièrement transformé en station balnéaire. Les ruelles rustiques bordées de jardins de Siasconset, restaurées et habitées, offrent un spectacle inoubliable.

Mais tout le charme de Nantucket est bien trop insaisissable pour être décrit avec des mots. Il comprend une curieuse séparation, un sentiment d'intemporalité et de proximité avec d'autres époques et d'autres mondes, que nulle région continentale ne pourrait reproduire et qui défie toutes les influences des vacanciers et des artistes. Lorsque nous parcourons les rues sinueuses et pavées de la ville, nous voyons autour de nous la substance même, inchangée, d'un port baleinier du passé. Que cela puisse continuer d'exister est une source d'étonnement et de révélation permanente. Daniel Webster, en visite à Nantucket Town en 1835, l'a qualifiée avec son emphase habituelle de « ville inconnue dans l'océan ». Aujourd'hui, on ne trouve pas d'expression plus imagée pour évoquer ses surprises inépuisables et son caractère merveilleux indélébile.

